

On ne pâo pas tot savâi

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 5

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199206>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

sans nous causer le moindre ennui. Ses propos, qui roulaient sur les endroits que nous traversons, sur l'aspect des paysages, sur l'état des cultures, ne trahissaient nullement un cerveau désorganisé : et même, quand nous entrâmes dans le cabinet du directeur de Préfargier, c'est, ma parole, ce diable de Siméon qui de nous trois avait l'air le plus calme, le plus à son aise. Je l'avais pris à l'écart, tandis que Jérôme, à voix basse, exposait le cas à l'aliéniste. Mais ses chuchotements donnèrent l'éveil à notre malade. Tout d'un coup, il se sépara de moi et s'avançant vers le directeur :

— Vous accorderez aux paroles de notre pauvre cher ami — et il jetait un regard de douce commisération sur Jérôme — la créance qu'elles méritent. Il est inutile que j'en dise davantage, n'est-ce pas, docteur ?

Siméon avait l'air absolument maître de lui, si bien que le directeur se mit à considérer Jérôme un peu plus attentivement. Et celui-ci de protester contre les insinuations du fou.

— Bien, bien ! mon ami, dit l'aliéniste, ne vous fâchez pas, nous ne vous ferons pas de mal.

Et Jérôme de repartir avec toujours plus de vivacité :

— Mais, encore une fois, ce n'est pas moi qui suis le malade !

Le directeur : « Je le sais, mon brave, je le sais ; ne vous agitez donc pas ainsi. »

Jérôme. « Ah ça ? finissons-en ; le fou, le voici. » Et il montrait Siméon.

Siméon : « Si vous disiez vrai, pourquoi m'aurait-on équipé et armé pour vous amener ici ? »

— Nom d'une pipe ! me crie alors Jérôme, est-ce que tu vas bientôt te décider à me tirer de là, au lieu de te tordre dans ton coin ?

Le fait est qu'en voyant le tour imprévu que prenaient les choses, j'avais été secoué d'un fou-rire irrésistible. J'allais parler, lorsque ce salané Siméon me coupe le sifflet en jetant au directeur ces mots : « Encore un qui s'illusionne sur son état et qui a un impérieux besoin de vos bons soins, docteur ! »

Cette fois, c'est sur moi que se porte le regard perçant de l'aliéniste. Je le sentais qui me fouillait la cervelle ; mais, moins impressionnable que Jérôme, je ne me troublai pas, fort heureusement, et, tandis qu'un gardien retenait Siméon, qui voulait m'empêcher de parler, je tendis au directeur les papiers concernant notre malheureux combourgeois. Il ne tarda pas à revenir de sa méprise et nous congédia avec quelques paroles d'excuses. Cependant, nous ne respirâmes librement qu'après avoir repris le bateau à Neuchâtel. Il nous semblait toujours voir ses yeux peu rassurants fixés sur nous.

— Nom d'une pipe ! disait Jérôme, j'ai froid dans le dos en pensant que si tu avais perdu les papiers, c'est nous deux qu'on internait à Préfargier et Siméon qui en rapportait la nouvelle au village !

V. F.

On ne pào pas tot savai.

Se cliào fennès d'avocats, de dzudzo, de ministres et autre dzeins hiaut plliaci sont bin mé éduquaiés què lè noutro, se le savont djui dào clavecin, talematsi ein allemand, tutchematsi ein anglais et mimameint ein étalien, le sont bin soveint bitès coumeint la louna et noutrés fennès, à nò z'altro, porriont liao z'ein reveindrè po bin dài z'affères que y'a. Et cein vint de cein que cliào pernettès de monsus de vela ne compreignont pas pipetta à noutron bon vilho dévezà, don lo patois.

Allà-vai demandà à la fenna à ne n'avocat cein que l'est que dào lsergossèt ? demandà l'ai vai assebin se l'amè lè matafans àobin se

le prefèrè on bon bertou àobin on bocon de crescein ?

Quand l'ourà cliào mots, le va vo vouaiti avouè dài ge gros coumeint on cadran de redodzo et vo derà que ne sà pas cein que l'est, que n'a jamè oiù on buragouin dinse et à la fin dài fins vo preindra po 'na bite se vo ne l'ai ditès pas que dào lsergossèt l'est de la saocesse à grelhi qu'a miteinà dein 'na papelta fètè avouè dài tsatagnès ; que, dào matafan, l'est dào san d'anglais de Payerne qu'on a fé couaire dein la péla avouè dào burò frais et dài tsapllions de pommes à bougnets, qu'on bertou l'est on bocon de pan bin embardouffà de fremàdzo bon gras qu'on a fé fondre dévant la cliànna dào foily et que de la crescein, l'est tot bounameint dào tailli qu'on ein fà à la dràtse, ài gràobons et mimameint rein qu'avouè de la farna, tota pelièta, coumeint dào pan.

Lè z'altro iadzo, quand on fasai boutséri, àobin qu'on tiavè on vé ào on tsevri, l'étai prào la mouða d'allà portà oquie de clia vicaillo à monsu lo ministre et, prào soveint, lo régent, se l'étai marià et que l'aussè de la marmaille, n'étai pas àobilli non pllie : tsacon avai son drai ; mà ora, sein a passà de mouða et on dit : tsacon per sé et que lo bon Dieu no z'aïdiuài trè ti !

Djan de, la rèsse avai 'na fàla qu'avai on prevein et que piattavè tant quand l'ariavè que l'étai 'na misère : assebin s'étai décidà de la tià.

Quand lo boutsi eut déchicotà la bite et que l'uront portà clia : tsai à l'hotò, la fenna ào Djan, la Nanette, einvouyè la bouèba ein portà on pecheint quartai à mousu lo ministre.

La bouèba s'ein va don avouè on panai se-nailli à la tiura et l'est la dama que vint l'ai repondre :

— Bondzo, madama la ministre, se l'ai fà, noutra mère m'einvouyè vo portà on bocon de poutra coterla ? que n'ein clià stu matin !

La ministre la bin remacha et l'ai dit adon :

— Mais, dis-moi, ma petite, qu'est-ce que c'est qu'une coterla ?

— La bouèba, quand lout cein, se met à pouffà de rire, arrapè lo panai dài mans de la ministre et refot lo camp ein recaffeint qu'on dians-tre tantqu'à l'hotò !

— Que dào diablo as-tu don à tè crevâ de rire dinse, l'ai fà la mère ein arreveint.

— Oh ! la ! la ! hi ! hi ! hi ! fasai la bouèba, na ! na ! na ! n'arè jamè eru madama la ministre asse bite ! hi ! hi ! hi ! Onna dama coumeint li que sà l'anglais et l'allemand, que djuie mimameint de la quintaire, fià tè, mère, que ne sà papi cein que l'est què 'na coterla ! hi ! hi ! hi !

Les noix ?

Un grand feu clair flambe dans la cheminée de la vaste cuisine. La flamme danse, folâtre, avec un rouiron qui fait dire à chacun : « Tout de même, on est bien chez nous ! » Et, de fait, il fait bon chez soi par cette soirée d'hiver toute givrée. La bise, une bise àpre, heurte aux angles de la maison avec rage, s'engouffre dans la grange avec des gémissements sans fin, géint dans la cheminée et fait dire là-haut, à la girouette du toit : j'ai froid... j'ai froid... j'ai froid... avec une régularité de pendule... Brrr ! et chacun se serre plus étroitement autour de la grande table où la famille est réunie. La lampe, suspendue à une solive, éclaire les visages, tandis que dans les angles de la cuisine, la flamme du foyer projette des clartés vacillantes, qui courent de ci, de là, jouant à cache-cache.

Le feu pétille, cependant qu'au dehors mugit l'âpre bise de décembre.

¹ Coterla, jeune chèvre qui n'a pas encore fait de chevreau.

² Ce conte, extrait de la *Revue helvétique*, fait partie d'un volume que M. Ch.-Gab. Margot va publier sous ce titre bien significatif : *Nos bonnes gens*.

— Entendez-vous cette satanée ?... dit une voix.

— Par ce temps, il fait bon chez soi, pas vrai, les enfants ? fait le grand-père en rallumant sa pipe à la flamme de lâtre.

Et tous sentent le même frisson d'aise leur parcourir le corps.

Au dehors, l'hiver fait rage, secouant les portes qui craquent, pliant les grands sapins cramponnés aux rocs. Au dedans, le feu brille, joyeux et clair, et la flamme se reflète dans le regard de toutes ces bonnes gens qui dévisent autour de la table... Ah ! qu'il fait bon, chez soi !

II

On casse les noix, ce soir. Et tous se sont réunis chez « les vieux », car c'est une bonne « partie » que ces « cassées de noix » et on n'a garde d'y manquer. Dans son grand fauteuil, l'aëule tricote, le dos arrondi, sa petite tête sèche enfouie dans un grand bonnet noir à dentelles. La bouche édentée se rapproche de son menton, laissant croire qu'elle se mord constamment les lèvres. Les yeux, petits et gris, aux paupières ridées, regardent droit devant eux, sous la table, car les épaules se sont alourdies et la tête s'incline.

Le grand-père, lui, allise toujours le feu. Regardez-le !... il « raguille » les bûches qui dégringolent, ramasse du bout de la pince à chenets les braises qui tombent, en tirant de sa pipe de grosses bouffées de fumée sentant bon le merisier. Son visage rasé, penché sur la flamme qui l'illumine, a l'air d'être taillé au couteau dans un morceau de bois dur, tant la clarté de lâtre fait saillir les os et creuse les joues. De temps à autre, il se retourne vers la table où sont les jeunes, ayant encore le mot vif, à l'occasion, aimant toujours à rire, gouenard malgré ses quatre-vingts ans.

A la table, les noix volent en éclats avec des coups secs. Les plus forts se servent de leurs doigts seulement ou de leurs poings ; les plus jeunes et les femmes frappent les noix avec des marteaux ou des morceaux de bois. Les bras se lèvent, puis retombent, et les débris de coquilles volent, s'éparpillent sur la table, tombent dessous avec un bruit d'averse. La maîtresse de céans passe autour de la table et ramasse les cerneaux qu'elle met dans une corbeille. Et pendant ce temps, la conversation ne languit pas ; je vous en réponde ; les langues rivalisent de zèle, les rires partent, sonores ou grêles, rires de vieux, brisés, chevrotants, rires d'hommes sonnait plein, rires de femmes ou d'enfants semblables à des fusées qui éclatent. A ce bruit se mêle celui des noix qu'on verse ou qu'on remue, sautillant sur la table de bois blanc, celui des coquilles qui tombent sur le sol et sur lesquelles on marche, et la bise furibonde secoue les volets clos, passe en glissant le long de la maison avec un bruit de papier qu'on froisse. Près de la porte, le chien grogne dans sa niche, dérangé par les rafales ; dans l'écurie, à côté, on entend un bruit de chaînes. Et bêtes et gens se trouvent bien dans la maison close, alors qu'il gèle au dehors, dans la campagne désolée. Ah ! qu'il fait bon chez soi !...

Bonnes gens ! pensez aux petits oiseaux que l'hiver affame et dont les nids tombent avec les branches brisées !...

III

Ces bonnes soirées en famille font revivre les anciens récits, ceux qu'on redit toujours et dont on ne se lasse jamais. C'est ainsi que se sont conservées les bonnes légendes du temps jadis, si pleines de saveur et qu'on aime à écouter, l'hiver, les pieds sur les chenets. Autour de la table familiale, chacun dit quelque chose, quoi que ce soit, rappelle un souvenir de sa jeunesse, un trait de valeur d'un membre de la famille depuis longtemps décédé. Ainsi se perpétuent les traditions que le temps et la multiplicité des narrateurs finissent par altérer, mais dont la couleur locale reste la même... De ces causeries intimes, près de lâtre, en hiver, on fait la genèse de l'histoire des peuples. Ce sont des « on-dit », rien de plus. Quelquefois aussi, hélas ! tout en cassant les noix, on casse du sucre sur la tête de son prochain. Que voulez-vous ?... la nature humaine n'est point parfaite heureusement !

Ce soir-là, il m'en souvient, chacun avait dit « la sienne ». Restait le grand-père qui fumait toujours sa pipe, les jambes au feu, la mèche de son bonnet de coton lui battant l'oreille. Il semblait, depuis un moment, réfléchir, car sa tête avait des hochements significatifs. Sans doute, il cherchait, dit le fouil-